

JANFI

Bernard Turpin

JANFI

roman

À l'époque j'habitais encore chez mes vieux, pas loin de la Seine, au onzième étage d'un bloc de béton que les matheux nomment, je crois, parallélépipède rectangle. Le nôtre cotisait à un club d'une dizaine qui se lorgnaient de côté comme pour se dire qu'ils auraient leur chance au concours de l'ensemble le plus crasseux, le plus fissuré, le plus minable de cette banlieue pourrie. Des pelouses s'étendaient au pied, carrés sans herbe semés d'étrons et de bouteilles cassées. Les mioches y tapaient le ballon ou sautaient en braillant sur un vieux sommier crevé. Ça s'appelait la cité *Plein soleil*. Le lieu n'était pas si mal nommé, il pouvait même paraître riant en comparaison de l'enfer où m'exilait chaque jour l'infirmité de mon âge.

À sept heures tapant le tortionnaire à aiguilles mitraillait mes rêves avec sauvagerie, comme s'il y avait urgence de s'instruire. Je faisais le sourd, je repiquais la tête sous les draps. Chaque minute de sommeil m'apportait déjà plus de bonheur que la journée entière, et ce fut ainsi pendant toute mon adolescence.

— Janfi ! Réveille-toi, mon chéri ! Tu vas arriver en retard !

Janfi, c'est Jean-Philippe. Mes parents en avaient abrégé les syllabes et moi, à leur exemple, simplifié l'orthographe. Et Janfi détestait obéir. Il n'aimait pas non plus qu'on le bouscule, et encore moins qu'on l'appelle *mon chéri*. Me voilà déjà presque tout entier.

Un grognement répondait du fond de ma gorge, très loin en moi, presque étranger. Délicieux supplice : devoir se lever, pouvoir s'offrir encore un peu de ronflette. Le temps que ma vieille prépare le petit déjeuner et passe dans la salle de bains, j'avais encore dix minutes de bonheur devant moi. Enfin, vaincu par la nécessité, je m'éveillais d'un coup. Un ressort se déclenchait, m'arrachait au

ventre de la nuit et me catapultait sur mes fringues de la veille. J'avalais un chocolat tiède et attrapant mon sac de toile de l'armée américaine, je filais pour le bain.

Le bain, c'est-à-dire le bahut, c'est-à-dire l'école.

Elle était au bout de ma rue, une rue longue d'un kilomètre, bordée d'usines toutes crasseuses avec des toits en dents de scie, qui me sciaient le moral. Je piquais un sprint le long de la ligne droite, ce qui ne m'empêchait pas d'arriver en retard une ou deux fois par semaine. Mais passée la grille du bahut, et même si j'avais encore une petite chance de rattraper la classe dans le couloir, plus question de courir. J'affectais la marche indolente de l'homme à qui on n'a rien à commander. J'ouvrais la porte de la classe alors que tout le monde était déjà assis. La plupart du temps on me renvoyait à l'administration réclamer un billet de retard.

Meunier, le sous-directeur, était un grand type de quarante-cinquante ans, long comme un jour de classe, un peu voûté, avec des sourcils très épais. Deux fois par jour il parcourait les couloirs dans un grand loden gonflé par le vent, qui répandait le silence autour de lui. On ne voyait jamais le principal, un grand-père chargé d'un nom polonais imprononçable, qui se terrait dans son bureau.

Pour nous, le vrai patron, c'était Meunier. Personne ne retrouvait plus vite que lui un objet volé. Dans ces cas-là, mieux valait ne pas être soupçonné, car Meunier pratiquait les méthodes de son enfance. Il vous convoquait dans son bureau dont les murs feutrés étouffaient les bruits, refermait la porte, ôtait sa cheville et se livrait, disait-on, à des repréailles saignantes. Ces méthodes inspiraient le respect et lui valaient même une certaine estime. Lorsque je venais chercher mon billet de retard je m'efforçais, sans me renier, de ne pas paraître trop coule, et je garais mon choit sous les molaires du fond. Meunier signait sans même me regarder. Mais mon calme affecté ne lui échappait pas et il me dit un jour :

— Monsieur Clarac, vous avez bien raison de ne pas vous presser de regagner votre classe. Pour ce que vous y faites !

C'était vrai. J'attendais l'expiration de ma peine, assis au fond de la salle, indifférent aux notes, aux encouragements, aux menaces et réprimandes. Je ne sais pas ce qu'il en est aujourd'hui, mais dans le système scolaire d'alors les bonnes notes ne commandaient pas le passage en classe supérieure. Dès qu'on avait pris deux ans de retard, on montait automatiquement à l'ancienneté. Peut-être aussi pour libérer une chaise au profit des nouveaux arrivants. À la fin de ma seconde cinquième ils avaient bien essayé de me caser au lycée d'enseignement professionnel. Mais le lycée avait refusé mon dossier. Et comme on ne pouvait pas me faire tripler, il avait bien fallu m'admettre en quatrième. Je me rappelle l'indignation des profs, à la rentrée suivante. Moi, en quatrième, ils ne voulaient pas le croire. Certains s'empressèrent de négocier :

— Clarac, je comprends bien que vous venez ici en garderie. Je n'ai pas plus de plaisir à vous voir que vous n'en avez à m'entendre. Alors comme votre nullité vous enracine pour deux ans supplémentaires, je vous propose un *modus vivendi*. Vous me fichez la paix et je vous laisse dormir tranquille.

Les naïfs qui s'étaient imaginé me laver de mon ignorance se découragèrent bien vite et dès le mois d'octobre je les avais tous écœurés.

Quelque zèle que vous y mettiez, il y a toujours plus ignare, plus paresseux, plus crétin que vous. Prenez Buzard, par exemple, mon meilleur copain, qui alignait avec orgueil ses dix-sept piges de sottise en début de quatrième. C'était déjà un homme. Il nous dominait tous de deux têtes, avec ça un gabarit et une tronche de cogneur, un regard effronté, un menton mal rasé aux fortes mâchoires. On admirait ses santiagues dont les talons claquaient dans les couloirs, sa banane confite dans une gelée de brillantine et son allure de rocker agressif et désabusé. Autour de lui l'air

dégageait un parfum grisant d'héroïsme et d'insolence. Il connaissait déjà les plaisirs de la vie. Son père tenait le garage, avenue de la Porte d'Asnières et le soir, après le départ des mécanos, le gars Buzard faisait ronfler les bolides dans l'atelier. Son frère lui avait laissé le volant sur l'autoroute, il avait roulé à plus de cent quarante. Et, ce qui nous en imposait encore plus, il avait couché avec plein de filles, des grandes, qui vous faisaient des choses qu'on ne peut pas raconter.

Les parents de Buzard prétendaient le pousser jusqu'au Brevet. Malheureusement ses connaissances ne recoupaient pas les programmes scolaires. Personne n'aurait pu le coller sur les voitures ou les motos. Ni sur les chanteurs et les champions sportifs dont il nous parlait avec ce ton de protection distante qui nous clouait de respect. À l'entendre, on se demandait si c'était le soleil qui éclairait Buzard, ou l'inverse. Il partageait le monde en deux tribus : les Loups et les Moutons. Les loups, c'étaient ceux qui gagnaient leur fric en respirant, les apôtres du muscle, les cracheurs de décibels, ceux à qui on ne marchait pas sur les santiagues. Et lui aussi, Buzard, était un loup. Sous sa langue la seule syllabe de ce mot bref et ingrat prenait une résonance, un volume inattendus, vous en emplissait l'oreille et le cœur. En récompense de mon admiration flatteuse, il m'avait baptisé P'tit loup, et je tâchais de mériter son estime. Les moutons, c'étaient tous les autres, ceux qui n'étaient ni célèbres ni friqués, ni affranchis, tous ces abrutis qui travaillaient pour vivre. Il les appelait aussi les comiques, les guignols, les bouffons, les zèbres, les caves, les nœuds, les nazes, si riche était son verbe.

Sans me l'exprimer aussi carrément, je partageais son jugement et ses dédains. De toutes les réussites que nous admirions, aucune ne devait rien à l'école. Je méprisais ces élèves assez serviles pour se fatiguer à réfléchir et lever la main, à tenir un cahier propre. Des gagne-petit sans envergure, dressés à l'obéissance. Pour moi la pire des disgrâces, c'était de disparaître dans le nombre. Il fallait qu'on

sache que j'existe et que sans moi le monde perdrait de son lustre. Je cultivais mon ignorance comme une forme de supériorité. On pouvait me parler de crise, de chômage, de misère : ça me faisait rigoler. Ce que je deviendrais, je l'ignorais encore, mais de ma chenille naîtrait forcément un héros.

C'était moi, peut-être, à la télé, ce type aux joues creuses, genre Bogart, qui portait galure, imper et nœud pap. Son bras gauche enlaçait la taille d'une beauté blonde tandis que deux doigts experts déboutonnaient un chemisier rebondi. Ou ce motard traçant le désert à fond la caisse, dans un nuage de poussière. Un coup de frein, le sable gicle, la roue arrière chasse, il a pilé sec devant une bouteille de Schweppes ou de Coca tout embuée de fraîcheur. Il y a mille façons de boire. Mais celle-là, c'est celle des loups. Ou alors je me disais qu'elle était à moi, cette poupée en maillot de bain, qui émergeait d'une mer d'opale. Elle marchait, ruisselante et cambrée, vers un bungalow à l'abri des cocotiers. Sur la terrasse, un homme au visage d'aventurier, mal rasé, dormait dans un hamac. La fille le réveillait d'un baiser et lui tendait un alcool où nageaient deux glaçons. Soleil, sourire, repos, chaleur, boisson fraîche, sexe : cette vie-là, ce serait la mienne. Inévitablement. Il me semblait qu'à le vouloir seulement, moi, jusque-là assez petit et presque chétif pour mon âge, j'allais prendre une gueule d'aventurier. Et qu'autour de moi, par la seule force de son désir, le ciel allait virer au bleu, la banlieue se muer en tropiques, les immeubles en cocotiers et les ménagères en beautés blondes.

Homme promis à une oisiveté dorée, je ne pouvais que sourire de pitié devant le navrant univers dans lequel mon trop jeune âge me reléguait provisoirement. Je m'efforçais de prendre patience en attendant le dernier terme de ma métamorphose. Heureusement, le bahut offrait quelques distractions. Tous les jours éclataient des bagarres et il ne se passait pas une semaine sans que le concierge n'ouvre la grille devant une voiture de police. Ils entraient d'abord

dans le bâtiment administratif, puis en ressortaient un moment après, accompagnés de Meunier et du principal qui les collait au train. Alors nous courions vers les fenêtres et sautons sur les tables en poussant des cris de sauvages. Mais le spectacle décevait toujours. Sans bruit, sans violence, la flicaille repassait, encadrant une fille qui s'exerçait au grand écart dans les sous-sols de nos immeubles ou un affranchi convaincu de vol ou de racket. Les troussees, les maillots et chaussures de sport entretenaient un commerce actif, mais qui ne m'avait jamais tenté. Il me paraissait plus simple de me servir dans le porte-monnaie de ma vieille ou de garder le reste quand j'allais en commissions.

Le seul moment vraiment agréable de la journée scolaire, c'était la sortie. Des groupes s'attardaient devant le portail. On tirait les paquets de clopes et on s'en grillait une petite, histoire de calmer les nerfs. Du moins c'est ce qu'on croyait, car le geste m'apparaît plus riche aujourd'hui. Outre le plaisir de la convivialité, la cigarette comblait un besoin de liberté et d'arrogance, elle fournissait un dérivatif à notre virilité bridée et clamait notre insoumission au monde puant et crétin des adultes. Il s'en échappait un nuage de fumée qui ne manquait pas de volupté non plus. Ce panache modifiait notre silhouette, l'ornait d'une auréole mouvante et insaisissable, gonflait notre présence. Le fumeur occupe plus de place qu'un autre. De mon temps les héros, tous les hommes d'action fumaient. Par la clope, nous nous préparions à une vie intense.

Parfois j'accompagnais Buzard jusque chez lui pour profiter un peu plus longtemps de sa conversation. Mais il créchait assez loin et le plus souvent je repartais avec Ben Kader et Da Cunha, qui habitaient comme moi la cité Plein Soleil. Des trois, je marchais toujours au milieu. Car si j'avais une tête de moins que les autres, je compensais ma petite taille par un air malin, une attitude détachée et rigolarde qui exaspérait nos pédagogues et me valait parmi les élèves une flatteuse réputation. Je pratiquais un peu le verlan, dont

j'agrémentais mes interventions orales ou ma lecture, avec double bénéfice : la classe pliait de rire et je passais pour dyslexique.

Ben Kader et Da Cunha m'abandonnaient près de la cabine téléphonique. L'un visait la tour Renoir, l'autre la tour Sisley. Moi, je coupais vers la tour Corot. J'ai su depuis que ces malheureux étaient des peintres, qu'ils avaient installé leurs chevalets à l'endroit même où nous habitions pour y reproduire les brumes de la Seine. J'ai vu de leurs tableaux dans des livres, je n'ai rien reconnu. Je ne suis pas sûr qu'ils auraient fondu de bonheur en lisant leurs noms sur nos bâtiments lépreux.

Le hall de la tour Corot puait le désinfectant et il était toujours encombré de mioches. Même si les apparences vous trompent, tas de petits morveux, il ne faudrait pas me prendre pour un mouton. On ne se range pas assez vite ? Pan ! crac ! Je tape dans les petites voitures et j'écrase les soldats en plastique. Puis, toujours du pied, je presse le bouton de l'ascenseur. Après un temps indéterminé, mais toujours trop long pour moi, les portes s'ouvrent, et avec un peu de chance j'entre seul. Rien ne m'irrite comme de partager mon oxygène avec le peuple des étages. La boîte s'ébranle avec un bruit de ferraille pendant que mon œil balaie les parois pour repérer les nouveaux graffiti. La moquette d'origine était arrachée depuis longtemps, il n'en restait que des traces de colle séchée, entre lesquelles couraient anarchiquement le feutre et le crayon. Le graffiti, c'est la culture de l'insoumis. De ma propre main j'avais tracé près de la moitié de ces inscriptions et, je dois le dire, parmi les plus remarquables.

Je rentrais toujours avant mes vieux, ce qui m'arrangeait, vu qu'on avait dépassé le temps des câlins. Depuis longtemps j'avais compris qu'ils n'étaient que de pauvres moutons, moutons autant qu'on peut l'être. Ils ne comptaient que sur la sueur pour gagner de l'argent ! Après avoir pointé au chômage pendant deux ou trois ans, mon paternel s'était tellement pas démené qu'il avait réussi à

retrouver un emploi dans une boîte qui fabriquait des tubes et des joints métalliques, de l'autre côté de Paris. Ma mère trimait à Clichy, comme employée de collectivité. Elle rentrait sur les sept heures. En attendant, je me taillais un bon morceau de pain que je badigeonnais de beurre et de chocolat mou. Je passais dans ma chambre. Pendant longtemps je l'avais partagée avec mon frère Nicolas, mais il s'était marié et habitait du côté de Melun. J'étais maintenant seul avec mes ancêtres. Mon casse-dalle avalé, je centrais sur le biniou la galette d'un groupe métallique et je poussais la gueulante à en fissurer les murs. Puis je m'allongeais sur le pieu. Rien de tel que le binaire en fusion pour vous requinquer après une journée de bain.

Ce n'était pas ma seule extase musicale. J'en avais une autre, bien différente, mais complémentaire, en la personne du gars Renaud, dont la gouaille banlieusarde me chatouillait plus subtilement la cervelle. Ses refrains m'accompagnaient et je fredonnais sans m'en rendre compte *Laisse béton* ou *Je suis une bande de jeunes à moi tout seul*.

Le premier geste du paternel en rentrant du boulot, c'était d'entrouvrir ma porte et suggérer de baisser le son. Je disais oui et je ne bougeais pas. Puis il me demandait si ça c'était bien passé à l'école, et là aussi je répondais oui. Ça s'était toujours bien passé. Alors il refermait la lourde et un instant après j'entendais la télé de l'autre côté, dans la salle à manger. Moi, pendant ce temps-là, je continuais à matraquer les groupes métalliques à pleins pistons, j'en avais de la friture sur les carreaux.

On passait donc le temps chacun de notre côté, en attendant que la vieille rentre pour nous faire à manger. À table non plus, tous les trois, on ne se soulait pas de conversation. C'était du genre : *Reprends un peu de patates* pendant que sur le rectangle gris (on devait être les seuls de la cité à ne pas avoir la couleur) un gars bien coiffé et cravaté nous présentait un échantillon des malheurs du monde. La dernière bouchée avalée, je retournais m'enfermer dans

ma piaule ou j'allais siffler Da Cunha en bas de sa tour. Des fois, de temps en temps, je regardais le film à la télé. Mais de rester avec mes vieux, dans la même pièce, me gâchait le plaisir du film. On ne peut pourtant pas dire qu'on s'engueulait. Non. Depuis le départ de mon frère, c'était plutôt morne. Avant, je me rappelle le pétard qu'on menait là-dedans ! Tous les deux jours il les menaçait de claquer la porte.

— Fiche le camp ! répondait l'ancêtre, et qu'on n'entende plus parler de toi ! On t'a assez nourri ! Feignant !

Alors Nico enfilait son blouson, il rentrait vers minuit, calme, sans dire où il était allé.

Son mariage lui avait scié les nerfs. Il venait maintenant déjeuner le dimanche avec sa femme et je les entendais discuter de pavillon, crédit, prêts aux jeunes ménages, remboursement, enfin de choses qu'on n'entend que dans la bouche des moutons.

Moi, j'étais pas du genre coléreux. Je pratiquais l'absence, la fuite ou l'esquive, d'autant qu'on n'a jamais raison avec les ancêtres. Et puis je pouvais me sauver dans ma chambre. Chez Ben Kader ils étaient quatre dans la même, dont un qui ronflait, et Da Cunha dormait sur un lit de camp. Au bahut je me la coulais douce et il me restait pas mal de temps pour baguenauder. L'argent manquait, d'accord, mais je me débrouillais. J'arrivais toujours à me payer le cinoche et un paquet de clopes. Pour le reste, je laissais venir. Il suffisait d'attendre. Un jour la chance allait croiser ma route et je l'attraperais. Je deviendrais un loup grandeur nature. Forcément.

L'année suivante fut des plus mouvementées, une partie de corrida qui propulsa le collège à la une des journaux.

Nous étions maintenant arrivés en troisième. Je nous revois le jour de la rentrée, parqués dans cette petite salle au deuxième étage sous l'œil sourcilieux de Lebec, taureau moulé dans son survêtement tout neuf, d'un bleu profond, dont les plis s'animaient de reflets satinés. Il nous annonça qu'il serait notre professeur principal. Pas de chance : de tout le bahut, lui seul parvenait à peu près à se faire craindre. Il avait une de ces voix robustes, dont le volume s'enrichit de grondantes harmonies souterraines. Par vent favorable ses vociférations devaient s'entendre jusqu'à Levallois. Il avait botté le derrière de Buzard, il est vrai que celui-ci n'était encore qu'en sixième. L'uniforme en moins, c'était le genre de gueulard qu'on rencontre plutôt dans les casernes. De sport, il n'en faisait jamais. Il se contentait de nous regarder courir autour du stade en pivotant sur lui-même et il enregistrait les temps.

Ayant fait l'appel, Lebec nous remit nos livres qu'il feuilleta avec nous. Puis il nous ordonna de les refermer pour nous tenir un petit discours. Je m'attendais à une de ces homélies de rentrée, prologue diplomatique chargé de retarder de vingt-quatre heures les hostilités. Mais non. Il y avait réellement du nouveau. Une sorte de révolution pédagogique avait éclaté sans bruit pendant les vacances. Une révolution qui nous permettrait de travailler dans de meilleures conditions et de repartir du bon pied.

— En effet, expliqua Lebec, avec un petit rictus au coin de la lèvre, ce qui était interdit jusque-là devient maintenant possible, et même recommandé. Jusqu'alors vous étiez répartis dans des classes dites hétérogènes, c'est-à-dire que les bons se mélangeaient aux moins bons. On espérait que les meilleurs entretiendraient une

émulation communicative assez puissante pour entraîner les autres dans leur sillage. Mais après plusieurs années de pratique on s'est aperçu que c'est le contraire qui se produit : les mauvais précipitent les bons dans leur chute.

Ici deux ou trois simplets se crurent autorisés à pousser quelques raisonnables éclats, imaginant que Lebec avait voulu nous divertir. Il les détrompa aussitôt :

— Il n'y a pas de quoi rire !

Donc tout était changé, et à la lumière des expériences précédentes on avait décidé de revenir aux classes de niveau. Mais attention : ces classes ne pouvaient s'appeler officiellement ainsi, car la pédagogie doit aller de l'avant. Il fallait dire *classes homogènes*, ou à *vitesse variable*. Selon leurs performances les élèves de troisième avaient donc été répartis en sept classes homogènes, numérotées de A à G. Bien entendu, nous formions la troisième G. La liste affichée à la grille nous l'avait déjà fait soupçonner et, personnellement, ce certificat de nullité me gonflait d'orgueil. Nous nous regardâmes, imaginant le feu d'artifice que préparait ce mélange détonnant.

Mais Lebec parlait toujours :

— Ce système présente un double avantage. Les professeurs pourront adapter leur enseignement à votre niveau réel. Il vous permet d'être moins nombreux et par conséquent mieux suivis. La vie est une course, avec des gagnants et des perdants. Les places d'honneur récompenseront les dons naturels mais aussi et surtout, on vous l'a dit au moins trois mille fois, les efforts. Alors les gars, à vos marques ! Au bout de la ligne droite, c'est l'arrivée !

En effet, nous n'avions jamais été si peu nombreux pour le sprint final : quinze seulement. Mais finement triés : un ramassis de crétins, une canaille juvénile qui me ferait peur aujourd'hui. Je n'y voyais alors qu'un échantillon pittoresque et particulièrement savoureux de la génération. Je m'en promettais des joies violentes.

Mais on ne peut comprendre les événements qui vont suivre sans s'asseoir un instant dans ce fauteuil de torture d'un nouveau genre, qu'est la chaise du prof. Autrefois il parlait depuis une estrade, il dominait du corps et de l'esprit. La pédagogie moderne et le prix du bois ont renversé la chaire magistrale. L'assiégeant est devenu l'assiégé, le savoir se ramasse devant les forces conjuguées de la sottise et de l'ignorance. Asseyez-vous donc, le dos au tableau, devant notre quinzaine de crétins endurcis, et regardez-les un par un avant de refermer la porte.

Le premier rang se composait de :

Rebertin, un agité qui roupillait devant sa télé jusqu'à une heure du matin, parlait tout seul, se levait toutes les cinq minutes pour aller jeter un papier à la poubelle, confondait son nom et son prénom, sa main droite et sa main gauche.

Coquenelle, lourdaud qui n'attendait que ses dix-huit ans pour se cramponner au volant d'un semi-remorque et s'entraînait déjà pour la conduite sur autoroute. Bien calé au fond de sa chaise, les bras de chemise retroussés, il regardait fixement devant lui comme le routier que cinq cents kilomètres ont plongé dans une béate somnolence. Des photos de camions, des autocollants Esso, Bosch ou Castrol décoraient ses livres, ses cahiers, son cartable, son blouson.

Elkaïm, un Marocain couleur acajou, qui végétait, posé sur sa chaise comme un grand saucisson. Il n'avait jamais ni papier, ni crayon. L'année précédente le fonds de soutien du collège lui avait payé une flûte à bec qu'il avait aussitôt revendue en prétendant qu'on la lui avait volée.

Sibert, un rase-mottes aux joues rouges et aux lunettes épaisses, petit rongeur laborieux et discret. Il arrivait d'une autre école et on avait dû le placer là par erreur, ou pour boucher un trou.

Au second rang :

Petrocci, qui ne savait pas lire, écrivait en hiéroglyphes et se croyait persécuté. Les profs ne pouvaient pas lui adresser la parole

sans qu'il se lève, indigné, pour s'écrier : Vos insultes, vous vous les gardez !

Dinah Arsaoud, une Algérienne de cent kilos, soumise comme un dromadaire, qui écoutait de tous ses yeux.

Mellandier, encore un agité, incapable de rester assis, au nez bourgeonnant. Il glissait dans le dos des profs de bruyants soupirs qui résumaient la situation. Lui non plus n'avait jamais ni cahier ni crayon et il perdait presque tous ses livres avant la fin de l'année. Mais il faut reconnaître que Sibert et moi mis à part, il était le seul à lever la main et pouvoir donner des réponses qui ne soient pas totalement absurdes.

Au troisième rang :

Da Cunha, déjà nommé, et qui passait son temps à regarder la prof à poil. Il suffisait de choisir dans *Lui* ou *Play-Boy* une photo en pied, de découper soigneusement la tête de la fille et placer la photo devant soi, à hauteur de l'œil, de façon que la tête de la prof vienne occuper la place ajourée par les ciseaux.

Laure Perron, une petite renfrognée qui parlait en aboyant et se levait à chaque instant pour voir si son fiancé du jour n'attendait pas devant la grille.

Solange Luche, un grand cheval qui venait en mini-jupe au mois de janvier, avec des bottes qui lui montaient à la cuisse. On l'appelait la mère Luche, ce qui la mettait dans des rognés pas possibles.

Christelle Jolibois, le seul plaisant minois de cette classe d'abrutis. Une de ses mains était gantée de noir, par attachement sentimental. Elle manquait souvent, on l'apercevait entre deux fugues. Son beau-père la tabassait et il était rare que son visage ne s'orne pas d'un rectangle de sparadrap ou d'une tache de mercurochrome.

Au quatrième et dernier rang :

Ben Kader, que je n'ai jamais connu que vêtu d'un treillis. De l'échancrure dépassait un doudou en peluche. Parfois il se cachait derrière un masque de King Kong qui nous faisait hurler de rire.

Buzard nous écrasait tous par l'âge, la carrure, la taille, la personnalité. Tout son être cherchait la provocation : sa coiffure en banane, ses lunettes fumées, son blouson noir clouté de partout, ses santiagues sculptées, et même ses fesses charnues prêtes à faire craquer un jean délavé. Il avait maintenant dix-huit ans. Son air de voyou ricanant et querelleur impressionnait visiblement les profs qui lui parlaient sur un ton frisant le respect.

Le quinzième et dernier nullard, c'était moi : Janfi Clarac, reconnaissable de loin à mon baladeur, ainsi qu'on appelait alors le casque à oreillettes. Les décibels, c'était ma façon de prendre avec les événements une distance que l'on mesurait déjà trop bien à mon allure désinvolte. Et quel outil de culture ! J'aurais pu réciter une liste de plus de cent groupes métalliques, avec les noms de tous les musiciens, leurs principaux titres et leur place au hit-parade. Quant aux chansons de Renaud, je les connaissais par cœur.

Et maintenant, imaginez tout cela en mouvement, mâchant son choint, ricanant sans raison, bâillant avec bruit, poussant des soupirs, se tournant de tous côtés, faisant couiner les chaises ou tomber sa trousse, se disputant un effaceur, une règle, se donnant des coups de pied sous la table, s'interpellant d'un bout de la classe à l'autre, pour se traiter d'enculé, de pédé, de putain, se lançant des boules de papier, des avions, des crayons, des livres. Les menaces ne nous impressionnaient guère et nous avions toute notre jeunesse à dépenser. Rien que dans la matinée du lendemain Ben Kader se fit envoyer deux fois en permanence pour son masque de King Kong, qu'on finit par lui confisquer. Petrocci ramassa une colle et Jolibois un mot à signer, sur son carnet de correspondance. Sanctions de pure forme. Ceux qu'on envoyait en permanence s'y rendaient le sourire aux lèvres et parfois même sous nos applaudissements. Nous ne

venions jamais aux colles, nous avions toujours oublié nos punitions à la maison et nous signions nous-mêmes notre carnet de correspondance. Même Meunier, quand il nous voyait arriver dans son bureau, ne prenait plus la peine de se mettre en colère. Il se contentait d'ajouter un exercice ou deux et tendait le doigt en direction de la permanence.

La première semaine fut d'autant plus coule qu'il nous manquait les profs de français et d'histoire, et que c'était tout d'un coup huit heures qui sautaient. Mais le lundi suivant un panneau accroché dans le hall nous apprit qu'un prof était nommé, qu'il assurerait les deux matières et commencerait le jour même.

— Y pouvait pas arriver plus tard, ce comique, dit Buzard. Et on l'a de quatre à cinq ! J'avais pas prévu de rester, moi !

La perspective de purger une heure de plus rendit la journée interminable. Elle s'écoula tout de même, plus morne que bruyante, s'animant à mesure que l'après-midi avançait. Juste avant le français, nous avions physique. La prof venait de sortir, emportant ce qui lui restait d'illusions, lorsqu'une voix mal timbrée se risqua par l'encadrement de la porte restée ouverte et demanda si c'était bien ici la troisième G.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? répondit Mellandier.

— Ouais ! c'est nous qu'on est les troisième G ! aboya Laure Perron. Tu débarques, ou quoi ?

Il entra : un gars terriblement jeune, un petit gabarit au regard clair, aux fesses étroites, habillé tout en bleu, pull, jean et baskets. D'abord nous crûmes découvrir un nouveau surveillant. Il ferma la porte, posa son cartable sur le bureau et nous dévisagea avec le sourire d'un curé qui va nous annoncer que Jésus-Christ est ressuscité. C'était le prof ! De surprise, tout le monde se tut. Les trois donzelles en chaleur se regardaient et la mère Luche se tourna vers nous pour chuchoter :

— Vous avez vu ses yeux ?

Si ça nous intéressait, la couleur de ses yeux ! Buzard m'adressa un sourire complice et Mellandier pivota dans notre direction pour confirmer son avis personnel. Une boule de papier passa par-dessus les têtes.

— Panier ! dit Rebertin.

Le petit bleu tourna la tête vers la poubelle, vers nous, comme choqué de ce geste indélicat.

— Ne recommencez pas, attendez la fin de l'heure pour jeter vos papiers. Si vous le voulez bien, je vais faire l'appel.

Nous levâmes la main chacun à notre tour, d'un geste ennuyé. Puis le prof nous fit remplir une fiche avec nos noms et un tas de renseignements indiscrets. Le plus drôle, c'est quand il fallut inscrire le nombre de livres lus pendant les vacances et les titres de ceux qui nous avaient particulièrement intéressés. Il ramassa les feuilles en reluquant nos tranches.

— Mais j'ai oublié de me présenter. Je m'appelle M. Delassagne.

Il se tourna vers le tableau pour écrire son nom. Un deuxième papier vola jusqu'à la poubelle.

— Raté ! dit Rebertin.

Profitant que Delassagne avait le dos tourné, je sortis mon baladeur. Contrairement à une balle, une revue, un canif, le baladeur représente une valeur marchande et pour cette raison on n'ose pas vous le confisquer. Il n'y a donc pas grand risque à s'en coiffer. D'abord Delassagne ne vit rien. Il nous dicta la liste des fournitures. Nous en étions aux feuilles doubles perforées, petit format, grands carreaux, lorsque son regard se fixa sur moi :

— Monsieur Clarac, dit-il, toujours sans élever la voix, et comme s'il réclamait une faveur, ce n'est pas encore l'heure de la sortie. Veuillez ranger cet appareil.

Ce type avait la mémoire des noms, il m'avait déjà repéré ! La classe tout entière était tournée vers moi, quatorze regards déjà reconnaissants de la rigolade que j'allais leur offrir.

— Rangez votre appareil !

Je l'avoue à ma honte : je reculai devant la gloire d'avoir créé le premier incident et, piteusement, je m'exécutai. Buzard m'enfonça une santiague dans le mollet.

— Et maintenant, enchaîna Delassagne, debout devant le tableau, permettez-moi de vous présenter la façon dont j'envisage notre collaboration. Vous êtes en troisième, année capitale de votre scolarité puisqu'elle décidera de votre succès au Brevet des Collèges et surtout de votre orientation et de votre futur métier. Aussi je vous encourage à mettre les bouchées doubles. Nous vivons dans un monde foisonnant et merveilleux qui nous offre tout ce que nous pouvions désirer, et même plus. Mais les séductions de ce monde ne doivent pas nous en masquer les obstacles, à commencer par celui du chômage. Maintenant, pour réussir, il ne suffit pas d'être bon, il faut être meilleur que les autres, il faut briller. Une concurrence impitoyable s'exerce sur le marché du travail, surtout chez les jeunes. Fixez-vous un idéal, si modeste soit-il, et dites-vous : J'y arriverai ! Les jeunes qui réussissent, les jeunes qui gagnent sont ceux qui visent un but, ceux qui savent dans quelle direction ils marchent, et pourquoi ils marchent. Monsieur Mellandier, arrêtez de jouer avec ce compas, vous allez abîmer la table. Et monsieur Da Cunha, je vous prierai de faire un peu de silence. Donc je vous disais qu'il faut se fixer un objectif, même modeste. Comme vous le savez, on vous a regroupés dans une classe d'effectif allégé, une classe dite à *vitesse variable*. Cette appellation, qui en soi ne veut pas dire grand-chose, masque le retour aux anciennes classes de niveau qu'on a tant critiquées, et qui furent un échec. C'est pourquoi je ne suis pas d'accord avec une telle option. Mais puisqu'elle existe, il s'agit d'en exploiter les avantages, à commencer par des conditions de travail plus favorables. Un effectif réduit nous permet, à nous professeurs, de consacrer plus de temps à chacun, de reprendre une leçon mal comprise, de nous mettre à l'écoute de vos problèmes.

Surtout, ne craignez pas de vous ouvrir, on débloque beaucoup de situations par la confiance. Osez lever la main si vous n'êtes pas sûr de bien comprendre un raisonnement ou si vous désirez des explications complémentaires. Un autre point qui concerne plus particulièrement le français, lisez régulièrement ! La bibliothèque du collège vous offre un large choix de livres et de revues, n'hésitez pas à les emprunter, ils sont là pour ça. Si vous ne savez pas quoi prendre, eh bien allez-y et feuillotez, ou venez me demander conseil. Je vous fournirai d'ailleurs une liste d'ouvrages de votre niveau et susceptibles d'éveiller votre réflexion. À ce propos, nous commencerons notre étude d'une œuvre de lecture suivie avec *La Peste* de Camus. Quelqu'un aurait-il déjà lu ce livre ? Non ? En tout cas inutile de l'acheter, puisque le collège en possède toute une série, que je vous distribuerai demain. Petrocci, arrêtez de vous balancer sur votre chaise, vous risquez de tomber et peut-être de dessouder les pieds : on vous ferait payer les réparations.

C'était le genre d'avertissement que Petrocci comprenait toujours de travers. Il se leva d'un bond et cria avec la véhémence de l'innocent :

— Je l'ai pas cassée ! Regardez vous-même !

Et il frappa la chaise sur le sol pour en prouver la solidité.

— Je ne dis pas que vous l'avez cassée, je dis que cela pourrait arriver. Rasseyez-vous, s'il vous plaît.

— Ouais, ben je suis pas le pigeon, mon petit père ! et je paierai pas pour les autres !

— Je vous prie de rester correct, de vous asseoir et de vous calmer. Bien. Encore une fois, je ne vous accuse pas.

— Ça vaut mieux !

Ce qu'il y avait de divertissant dans les interventions de Petrocci, c'est qu'elles s'accompagnaient toujours de débordements de langage qui restaient impunis. Pendant qu'il continuait à

bougonner : Je l'ai pas cassée ! Non, mais sans blague ! Je suis pas le pigeon ! Delassagne reprit :

— Je remarque que beaucoup d'entre vous mâchent du chewing-gum. Peut-être vous l'avait-on autorisé jusque-là ? Je ne dis rien pour aujourd'hui, mais je vous demanderai désormais d'attendre la récréation. J'espère que vous consentirez à ce petit sacrifice, qui ne demande pas un bien grand effort et allègera vos dépenses. D'une façon générale, et je voulais en terminer par là, je n'ai pas l'intention d'abuser de l'autorité dont je pourrais me prévaloir en tant que professeur comme en tant qu'adulte. On associe toujours école et discipline, et je voudrais échapper au carcan de cette équation répressive. L'école est une ouverture sur le monde, sur la nation que vous serez demain. Un demain très proche, puisqu'une demi-douzaine d'entre vous serez bientôt en âge de voter. Je vous demande donc, dans la mesure du possible, de vous prendre en charge vous-mêmes et de reconnaître que si vous avez le droit de ne rien faire, vous n'avez pas le droit d'empêcher votre voisin de travailler. Si c'est lui qui vous dérange, vous devez lui demander de cesser et au besoin lui faire comprendre que son attitude compromet son avenir. Je souhaite pour ma part travailler avec vous sur un pied d'égalité, de complicité, oserais-je dire. D'excellentes relations sont le meilleur chemin pour la réussite. Voyez en moi non un tyran, mais un ami. Encore une fois vous êtes ici pour préparer votre avenir, et moi pour vous y aider. Un bon esprit sera le garant de notre succès, et je suis sûr que vous aurez à cœur de ne pas me décevoir.

Enfin il se tut. Sans le brouhaha grandissant qui avait accompagné toute cette parlotte, je crois que je me serais endormi. Et encore, je n'ai rapporté que l'essentiel d'une homélie qui fut en réalité trois ou quatre fois plus longue. Devant nous la brochette de dindes en chaleur se regardait avec des gloussements. Da Cunha bâillait. Coquenelle sommeillait au volant de son semi-remorque

imaginaire. Seuls les simplets de la classe, Arsaoud et Sibert, écoutaient bouche ouverte.

— Y a-t-il des questions ? demanda Delassagne.

Il caressa la classe de ses yeux bleus, en quête d'un début de dialogue, et n'obtint qu'un peu de silence. Personne ne tenait à se compromettre dès la première heure par un acte de collaboration avec un intellectuel.

— Il n'y a pas de questions ? Non ? Eh bien nous allons commencer à travailler. Prenez votre manuel, page...

— Moi, m'sieu ! dit Buzard de son timbre sonore. J'ai une question.

— Je vous écoute.

Buzard s'était installé dans sa position relaxe : sur les deux pieds arrière, le dossier de sa chaise calé contre le mur du fond. Sa face d'imbécile s'éclairait d'un sourire insolent qui nous en promettait une très bonne. Il prit le temps de faire claquer son choint.

— Est-ce qu'on peut s'en pomper une petite ?

Ce fut une explosion de rire : non ce rire clair et spontané qui allège l'esprit, mais le rire de compétition, perfectionné avec les années, accompagné de claques sur la table et de piétinements. Le plus drôle, c'est que Delassagne n'avait rien pigé. Il regardait à droite et à gauche, affolé du tintamarre :

— Je vous en prie ! Veuillez garder le silence ! Je vous en prie !

— Ouais, vous entravez que dalle, reprit Buzard. J'veux dire, est-ce qu'on peut cloper ?

La rigolade redoubla. Calé sur sa chaise comme sur un trône, l'œil allumé, Buzard continuait à jouer des molaires.

— Non, finit par répondre Delassagne. Vous n'avez pas le droit de fumer en classe. D'ailleurs le tabac est très nocif, tous les médecins le disent. Maintenant prenez votre livre de texte page 63. Mais je vois que certains ne l'ont pas apporté. C'est le premier jour,

je passe sur cette fois. Suivez à deux. Page 63 donc : *Comment Gargantua mangea des pèlerins en salade.*

Alors commença une sorte de reptation sonore, charroi de mots estropiés qui entraînaient pêle-mêle des borborygmes et des syllabes caillouteuses, avant de caler sur une consonne trop saillante. Delassagne soufflait la prononciation et le convoi des mots repartait.

Il faut dire que cette histoire était trop loufoque pour intéresser qui que ce soit. Moi, plutôt que de perdre mon temps, je tournais les pages et je regardais les images. Je me disais qu'avec un peu de chance la fin de l'heure, ou du texte, arriverait avant qu'on m'interroge. Non que je ne sache pas lire. En comparaison des autres je me débrouillais plutôt bien. Mais j'avais déjà une canine contre Delassagne qui m'avait humilié en m'obligeant à ranger mon baladeur. La santiague de Buzard me chauffait encore le mollet et je ne voulais pas finir la journée sur une réputation de dégonflé. Il restait cinq minutes, ce qui se voyait au fait que la plupart commençaient à ranger leurs affaires et enfiler leur blouson. Profitant que Delassagne tirait Jolibois de l'ornière, je remis le baladeur sur ma tête. Mon doigt n'avait pas eu le temps d'appuyer sur le bouton de contact que j'entendis :

— Monsieur Clarac ! Je vous ai déjà dit d'attendre la fin du cours ! Rangez-moi ça et suivez la lecture. Vous n'êtes pas sérieux.

— Je suis la lecture, m'sieu !

— Non, on ne peut pas suivre la lecture en écoutant la musique.

— J'écoute pas la musique. J'ai même pas mis en marche. Vous voulez vérifier ?

Et d'un geste de bonne foi offensée, je lui tendis l'appareil.

— Je vous crois, mais rangez-le quand même.

— Puisqu'il vous dit qu'il s'en sert pas ! dit Buzard. Il vous emmerde pas, alors lâchez-lui la culotte !

C'était une déclaration de guerre.

— Monsieur... vous vous appelez bien Buzard ? demanda Delassagne.

— Oui, Buzard, avec un D.

— Je loue vos scrupules orthographiques.

Delassagne consulta sa liste, puis releva vers nous un regard perplexe, et comme chargé de commisération :

— Christophe et Jean-Philippe, vous me peinez. Vous me peinez, il n'y a pas d'autre mot. Vos préjugés vous aveuglent. Parce que je suis un adulte, parce que j'apporte le savoir et la culture, vous voulez voir en moi un ennemi. Mais nous sommes du même bord. J'appartiens à une famille modeste, tout comme vous sans doute, et je vous comprends mieux que vous ne pensez. Il me semblait avoir été clair tout à l'heure, quand je vous ai annoncé que je ne désire pas sévir. L'instruction, oui, la répression, non. Je veux convaincre, pas contraindre. Vous me suivez ? Je ne suis ni un gendarme, ni un gardien de prison qui tire à vue. Je vois que vous aimez rire. Moi aussi, j'apprécie la bonne humeur. Je serais même heureux de travailler avec vous, avec vous tous, précisa-t-il en cherchant du regard des alliés, non pas dans la douleur ou dans l'ennui, mais dans la joie – que dis-je, la joie : l'euphorie !

Je me tortillais pour ne pas éclater de rire. L'insolite de ce vouvoiement associé à nos prénoms, ces confidences que nous ne demandions pas, ces justifications, la litanie de la fraternité, les regards tournés vers nous dans l'attente de quelque rebondissement pittoresque, tout ça me paraissait fendard un max. je ne sais pourquoi, je me tournai vers Buzard. Nos regards se croisèrent, se comprirent, et soudain nous partîmes tous les deux d'un formidable rire, entraînant avec nous le reste de la classe. La voix chevrotante de Delassagne réclamait en vain le silence.

— Encore une fois, me dit-il, voulez-vous ranger cet appareil, ou mieux encore le laisser chez vous ? Cela vous éviterait d'ailleurs de vous le faire voler.

Je crois que j'aurais encore reculé si Buzard ne m'avait épaulé :
— T'occupe pas, Janfi. Branche-toi si t'en as envie, ça t'évitera de dormir.

D'autorité, il me remit le baladeur sur le crâne.

— Vous vous obstinez dans le refus ? demanda Delassagne.

— Puisqu'il vous dit qu'il préfère la musique ! D'ailleurs ça l'empêche pas de vous écouter !

Le comique hésita un instant, se balança sur ses pattes.

— Bien, bien. Je considère que vous avez choisi. Pour rester en accord avec mes principes, je ne sévirai pas. Mais mon devoir m'oblige à vous prévenir que vous compromettez gravement vos chances de réussite. Et puisque vous nous avez interrompus, Jean-Philippe, prenez donc la suite du texte.

Je cherchais encore la ligne, quand retentit le timbre strident de la liberté. Une meute sauvage se rua en hurlant vers la porte. Quelques secondes après, Buzard et moi traversions la cour, encore secoués de rire. Da Cunha et Ben Kader marchaient sur nos pas, envieux et admiratifs.

— Demain, dit Ben Kader, je lui fais le coup du masque.

Ce qu'il y a de plus remarquable en France dans l'organisation de cette vaste colonie pénitentiaire qu'on appelle l'école, et qui frappe tout individu coupable de ne pas avoir seize ans, c'est qu'on décide toujours à notre place de ce qui est bon pour nous. Ça tombe de tout là-haut, ourdi dans des conspirations d'administratifs et d'intellectuels. Des types très instruits, et tellement intelligents qu'ils ne peuvent pas nous comprendre. Leurs trouvailles ne tapent pas forcément à côté de la cible. Parfois même il leur échappe une réforme plutôt chouette. Ainsi les classes à vitesse variable. Quel succès ! Quelle rigolade ! On était tous vachement pour, d'autant qu'au bahut elles avaient fait de nous des célébrités. J'en connais plus d'un qui regrettait de ne pas être assez nul pour mériter l'honneur d'entrer en troisième faible. Les plus à plaindre, c'étaient les profs. Pauvres gens ! Chacun y allait de sa méthode avec une constance pitoyable.

La prof de math nous envoyait des vannes pour piquer notre amour-propre. J'en ai retenu quelques-unes. Apprenez au moins à faire les additions, nous disait-elle, ça vous servira pour compter les bouteilles consignées au supermarché. Ou : Nous allons revoir les identités remarquables. Je ne vous oblige pas à comprendre, je vous demande seulement de faire semblant. Ou : Vous êtes comme les Beaux-Arts, vous faites partie des dépenses improductives de l'État.

Tous les jours elle en inventait une comme ça, pour déclencher le sursaut de fierté. Mais elle n'arrivait qu'à nous faire bidonner parce que personne ne se voyait assez cruche pour travailler au supermarché ou apprendre des trucs qui ne servent à rien.

La prof d'anglais employait une méthode *vivante*, du moins c'est ce qu'elle disait. On écoutait des disques de rock, qu'on traduisait ensuite. Mais elle nous amenait toujours des galettes qui dataient de

sa première communion, des groupes anémiques, et on passait trois heures à traduire trois minutes de chansons en se lançant des papiers et des insultes.

La prof de physique ne terminait jamais son cours. Au bout de dix minutes, un quart d'heure, elle s'arrêtait tout d'un coup :

— Personne n'écoute rien, alors inutile que je me fatigue. Faites ce que vous voulez, nous verrons si la prochaine fois vous êtes disposés à travailler.

Alors on sortait nos jeux de tarots et on tapait le carton.

La prof de sciences naturelles nous envoyait en permanence l'un après l'autre, elle terminait parfois l'heure avec cinq ou six élèves.

Une fois par semaine Lebec se plantait devant nous au stade, pour nous traiter de débiles, de gamins, d'emmerdeurs, de petits cons, pour nous prédire qu'on finirait chômeurs ou drogués ; pour commencer, il allait mettre untel et untel à la porte. C'est ce qui se passait en effet, et au début d'octobre j'eus l'honneur d'être renvoyé deux jours. Ils n'avaient pas droit à plus sans convoquer le conseil de discipline.

La peine fut signifiée par courrier. Mais comme je rentrais avant mes vieux, il suffit d'ouvrir la boîte et de faire disparaître la lettre du châtiment. D'autant que l'enveloppe portait le cachet du bahut. Le lendemain, je partis comme d'habitude. J'attendis une heure au coin de la rue des Bourguignons, derrière une palissade de chantier où on allait parfois jouer au foot. Puis je rentrai tranquillement à la maison et je passai la journée au lit, le baladeur poussé à m'en péter les trompes. Je descendis tout de même vers quatre heures pour me traîner jusqu'au bahut, histoire de savoir de quoi ils avaient rigolé en mon absence. Et le lendemain, rebelote.

En moins d'un mois presque tout le monde fut renvoyé deux jours. Mais on revenait aussi excités qu'avant. Comme moi les autres faisaient disparaître la lettre, ou alors leurs parents s'en fichaient. La seule victime fut Ben Kader : son père ouvrait toujours

lui-même la boîte à lettres, dont il gardait la clé dans sa poche. Le fils de l'Atlas frémit, souffrit à la racine de son orgueil. Le sang de son sang ternissait l'honneur d'une famille qui avait combattu pour l'Algérie française. Il tourna un regard terrible vers le coupable et lui dit, dans sa langue d'adoption :

— Rachid ! ti s'ra privi d'djiné pendant ti l'mois d'octobre !

L'agitation qui régnait en math, en anglais ou ailleurs, n'était qu'un léger murmure en comparaison des cours de Delassagne, à qui nous réservions le paroxysme de notre déchaînement. Il nous avait prêté des exemplaires écornés de *La Peste*, un vieux bouquin mort et enterré, dont on devait lire chaque soir un chapitre qu'on commentait le lendemain. Au bout d'une semaine presque tout le monde avait perdu son bouquin, ou se l'était fait faucher. Il se rabattit sur les photocopiés. En début d'heure il nous distribuait des feuilles tapées à la machine, qui s'envolaient aussitôt sous forme d'avions. Les dictées se déroulaient dans un bazar dont les échos parvenaient à l'autre bout du couloir : ce n'étaient que miaulements, concours de pets, batailles de boulettes, insultes, tables et chaises renversées, éclats de rire. Laure Perron montait la garde à la fenêtre et interpellait tout ce qui traversait la cour. Un jour, sous le nez de Delassagne, elle boxa Jolibois à cause d'un beau gosse qui venait la chercher en voiture à la sortie du bahut, et que Jolibois voulait lui souffler. Mais avec son beau-père, Jolibois avait de l'entraînement et griffait en vraie teigneuse qu'elle était. La mère Luche appelait au secours, nous autres on les encourageait par des *À poil ! À poil !* Delassagne se prit une châtaigne en essayant de les séparer et Perron le traita de petit pédé.

Parfois ce joyeux tapage s'interrompait brusquement : Meunier venait d'ouvrir la porte et balayait la classe d'un regard noir. Depuis longtemps il nous connaissait par le menu, ce qui lui permettait de dire :

— Mellandier, descendez de sur cette table. Et vous passerez à mon bureau tout à l'heure, avant de partir.

La porte se refermait. On attendait un moment que Meunier ait eu le temps de s'éloigner.

— Il traverse la cour, disait Perron, l'œil toujours à la fenêtre.

Alors nous poussions un cri de triomphe et la rigolade reprenait.

Parfois c'étaient les profs qui entraient, pour se plaindre que dans la classe voisine ils ne s'entendaient pas parler. La plupart du temps ils s'adressaient directement à Delassagne, et d'un ton peu aimable. Cette bisbille entre profs nous ravissait. Le malheureux balbutiait des excuses, puis se tournait vers nous :

— Vous voyez, vous dérangez tout le monde. Si vous ne parvenez pas à vous concentrer, ayez un peu de respect pour ceux qui travaillent. Il y en a, même dans cette classe.

C'était vrai. Nos travailleurs étaient deux. Dinah Arsaoud ne comprenait rien, mais elle écoutait et recopiait servilement sur son cahier. Bien inutilement, car on la retira de l'école avant la fin de l'année pour la marier. L'autre, c'était Sibert, le nouveau, un petit merdeux qui ne se retournait jamais, nous ignorait comme un sourd et levait la main avec une docilité exaspérante. Arsaoud, personne ne pouvait lui en vouloir. La double tare de sa sottise et de son obésité éveillait même une pitié mêlée de bienveillance. Par compensation on lui reconnaissait le droit de se taire, et on lui fichait la paix. Mais Sibert nous chauffait les rouquettes. D'abord il n'avait pas le genre de la classe. Il arrivait les yeux fixés sur ses godasses, un gros cartable à la main, lourd de tous les livres qui nous manquaient. Sibert et Delassagne, c'était la même tribu : l'ennemi intellectuel. Des types qui ne pileraient jamais en plein milieu du désert devant une bouteille de Coca bien frais. Pour prix de sa collaboration Sibert recevait des coups de pompes dans les tibias, s'affalait sous nos croche-pattes. Et dès qu'on l'interrogeait ou qu'il levait la main, le chœur de la classe hurlait :

— Fayot ! Fayot !

En fin de compte, le système des classes homogènes nous rendait la vie presque agréable. Mélangés aux autres, et même adroitement éparpillés, on n'aurait rien appris de plus, on aurait peut-être saboté l'ambiance ici et là ; mais on ne se serait pas gondolés autant. J'entrais en classe sans complexe ni appréhension. La peur était en face. Même Delassagne avait rangé son sourire dans sa poche, il nous approchait avec cet air de résignation que j'ai reconnu plus tard sur le visage des martyrs, dans les tableaux d'église. Abattu, il ne l'était pas encore complètement. Toutes les deux minutes il essayait de ramener le calme par des : S'il vous plaît... Je vous en prie... Jamais plus violent que ça. Il se laissait d'autant mieux entamer que nous le sentions isolé dans son camp.

Un jour que Da Cunha était allé porter un papier au secrétariat, il avait surpris une vive conversation derrière la porte mal fermée communiquant avec le bureau du sous-directeur. C'était Meunier qui parlait le plus souvent. L'autre n'avait même pas le temps de répondre, il se faisait systématiquement moucher. On parlait de nous, du bordel qui régnait en troisième faible, des autres profs qui se plaignaient, et même des parents. Da Cunha comprit que l'autre était Delassagne, et qu'on lui passait un drôle de savon de Marseille.

C'était un mercredi midi, et Da Cunha nous rejoignit devant la grille où on fumait la clope du rescapé, pour nous raconter tout ça. Il se serait bien attardé pour en écouter davantage, mais la secrétaire l'avait fichu dehors. Bien entendu, on s'est tous bidonné comme des phoques. On imaginait la scène. Delassagne, se faire remonter les bretelles par Meunier, c'était fendard un max. Ça prouvait que l'administration nous donnait raison et que le boxon, c'était pas notre faute, mais la sienne. De quoi vous ôter tous les scrupules que vous n'avez pas.

Le lendemain jeudi, Delassagne arriva en nous lançant des regards mauvais, se planta devant le tableau, jeta son cartable sur le bureau et hurla :

— Silence ! Je veux le silence !

Ce qu'il obtint, par effet de surprise uniquement. Si ce type manquait d'une qualité, c'était celle de se faire obéir. Sous l'effort, sa voix grimpait dans l'aigu, elle perçait les murs sans emplir l'espace. D'un débit saccadé par l'émotion, les doigts ne sachant sur quoi se crisper, il nous dégobilla un petit discours d'intention, genre musclé, selon lequel, primo il s'était complètement trompé sur notre compte, secundo il nous faudrait radicalement changer d'attitude.

— Je le reconnais, je n'ai pas su m'y prendre avec vous. J'ai cru à votre bonne volonté, j'ai fait preuve d'une mansuétude inadaptée à la situation. L'échec est complet, et j'en porte l'entière responsabilité. Malgré la moyenne d'âge élevée de la classe, vous raisonnez moins comme de futurs adultes que comme des gamins attardés, qui marchent à la trique. Alors j'utiliserai de la trique. À contre-cœur. Il faut désormais vous attendre aux sanctions, à toutes ces mesures de pénalité scolaire que je méprise, mais qui vous feront peut-être réfléchir et vous inspireront une frayeur salutaire. Comme m'y a encouragé l'administration, j'écirai sur le carnet de correspondance, je donnerai des verbes à copier, des heures de retenue, je convoquerai des parents, je rédigerai des rapports pour demander le renvoi. Si vous ne voulez pas songer à votre avenir, nous y songerons pour vous. Travail ou sanction, c'est la nouvelle règle du jeu. L'épée de Damoclès se balance désormais au-dessus de vos têtes.

Luche et Arsaoud levèrent les yeux au plafond.

— Et maintenant que vous m'avez bien compris, vous allez prendre une feuille double : rédaction.

Personne n'avait rien dit pendant cette harangue, même pas Buzard, dont le coin de la bouche se relevait en un rictus qui semblait